

Anne-Sophie Prost

Petit roman

Mais où est donc passée cette fichue lettre ?

Elle déplace frénétiquement tous les papiers disséminés sur son bureau, vide à plusieurs reprises l'intégralité du tiroir de sa table de chevet, retire puis remet en place un par un tous les livres de sa bibliothèque, va jusqu'à fouiller le contenu de chacune des corbeilles à papier. Rien n'y fait : le précieux document a bel et bien disparu.

Et pourtant, cette journée s'annonçait magique... Ce matin, après une nuit jonchée d'insomnies, elle s'était réveillée étonnamment sereine et joyeuse. Elle s'était glissée avec légèreté hors de son lit et s'était préparé un petit café tout en écoutant la radio. Et c'est alors qu'eut lieu le premier miracle : elle crut entendre son nom cité par la journaliste comme récipiendaire du prix Goncourt. Le Goncourt ! Le prix littéraire le plus convoité en France ! Le cerveau en ébullition et le sang battant dans ses tempes, elle se laissa choir sur la chaise la plus proche. Mais comment était-ce possible ?

Soudain, *driiiiiing*, se produisit le deuxième miracle : la sonnette retentit et un coursier apparut à la porte, essoufflé, lui tendant à bout de bras une enveloppe scellée, avec son nom et son adresse calligraphiés avec soin. Dans un état second, elle ouvrit l'enveloppe, les doigts tremblant d'impatience, et reconnut en en-tête le A et le G rouges et blancs caractéristiques de l'Académie Goncourt. Le regard fiévreux, elle eut du mal à lire le contenu de la missive, tout se brouillait, les lettres s'entremêlaient et se dérobaient à son intelligence, jouant avec ses nerfs. Mais plus de doute possible : elle était la nouvelle lauréate du prestigieux prix.

D'aussi loin qu'elle s'en souvienne, elle aimait écrire : des poèmes agrémentés de dessins dans ses cahiers d'écolière, des mots doux à l'occasion de la fête des mères et des pères, des rédactions sur des sujets d'invention au collège, des commentaires composés et des dissertations au lycée. Tout était prétexte à gratter et gratter encore le papier. Elle consignait également ses états d'âme dans un journal intime, s'adressant à lui en le tutoyant, à la manière d'Anne Franck. Vers quinze ans, elle s'était essayée à écrire un premier « roman », une histoire d'amour aussi bouleversante que tragique, forcément, qu'elle avait finalement décidé de garder pour elle. Qui sait ? Un jour peut-être, après sa mort, ce texte serait découvert avec émotion et apparaîtrait comme la preuve irréfutable de son talent précoce.

Puis les choses sérieuses avaient commencé. Le tourbillon de la vie, avec les études, la vie professionnelle, et leur cortège de joies et de responsabilités. Ses cahiers aux couvertures chamarrées et son beau stylo-plume en acier étaient restés sagement rangés dans un tiroir. Elle l'ouvrait de temps en temps pensivement avant de le refermer en soupirant.

Elle avait investi son métier de commerciale, renonçant à être épouse et mère, avec sa fougue habituelle. Mais l'écriture restait une tentation intime, un appel retenu au bout de ses doigts. Parfois, la nuit, elle en rêvait et de temps en temps, elle griffonnait même un début d'histoire sur un bout de papier, avec une jouissance mêlée d'un sentiment de transgression. Non, ce n'était pas sérieux. Alors, ces quelques phrases nées de son imagination fertile restaient à l'état d'ébauches, d'incipits de romans mort-nés.

Les années passèrent, en douceur puis en grondant. Elle se mit à souffrir de la solitude, même si elle ne l'aurait admis pour rien au monde. En parallèle, son métier de commerciale commençait à lui peser, le défi du meilleur vendeur du mois ne la grisait plus, elle ressentait le besoin d'un changement de vie radical.

Et puis soudain, au hasard d'une affiche proposant des ateliers d'écriture dans son quartier, une illumination comme une évidence : et si elle se remettait à écrire ? Comme ça, pour elle, simplement pour le plaisir de coucher des idées sur le papier, de laisser libre cours à son imagination, de raconter et se raconter ? Son psy trouva l'idée formidable. Elle s'inscrivit donc avec enthousiasme, s'émerveilla de voir intacte sa capacité à s'envoler, juchée à califourchon sur le dos des mots, à se laisser inspirer par un thème ou par un autre, par tel auteur découvert ou redécouvert. Elle était grisée de ce pouvoir qu'elle retrouvait, qui lui donnait l'opportunité de redessiner la vie, sa vie, avec les contours et les couleurs de son choix, de la réinventer à sa guise.

Et très vite cela ne lui suffit plus, elle éprouva le besoin d'écrire au-delà des ateliers. Cela devint une obsession : écrire, écrire encore et toujours. Son métier, ses activités extraprofessionnelles, ses amis et sa famille devinrent des parenthèses encombrantes dans une vie qu'elle voulait dédiée à l'écriture. Elle n'avait plus qu'un mot à la bouche : son Roman ! Il occupait ses jours et ses nuits, galvanisait son esprit, stimulait ses sensations, exacerbait ses émotions. Tant et si bien qu'en quatre semaines à peine, son « petit roman », comme elle l'appelait affectueusement, était écrit. Elle contempla son œuvre avec un ravissement et un sentiment d'accomplissement incommensurables.

Pas une seconde à perdre, il fallait sans tarder l'offrir au monde. Car c'était une évidence pour elle : son roman ne pourrait que séduire, captiver, voire subjuguier les lecteurs qui se plongeraient dans ses pages crépitantes d'aventures et de passion. Et il ne se contenterait pas d'un succès commercial, il gagnerait aussi l'estime des critiques littéraires, qui ne pourraient se permettre de passer à côté d'une telle « pépite ». Elle se voyait déjà présenter son « petit roman » à la Grande Librairie, très chic avec sa chemise blanche et son tailleur-pantalon noir qui faisaient selon elle « très écrivain ». Elle rosirait de plaisir face aux questions d'Augustin Trapenard, à qui elle répondrait de façon posée et brillante. Tiens, se disait-elle, il faudrait penser pour l'occasion à retenir quelques citations d'auteurs illustres, à glisser de ci de là au cours de l'émission, comme si de rien n'était.

En attendant ce grand jour, pour gagner du temps et de l'argent, elle décida de relire et mettre elle-même en page son « petit roman » puis de l'éditer sur une plateforme en ligne. S'inspirant des conseils trouvés sur internet, elle se lança dans une campagne de promotion digne d'une grande agence de communication. Réseaux sociaux, salons littéraires de France et de Navarre, librairies et hypermarchés, nul ne pourrait échapper à la couverture chatoyante de son « petit roman ». Elle retrouvait toute l'ardeur et la persévérance qui la caractérisaient dans sa jeunesse, mises au service de cette grande cause.

Dans le même temps, elle alla déposer en personne, le cœur battant à tout rompre, des exemplaires papier de son manuscrit auprès des plus grandes maisons d'édition : Albin Michel, Flammarion, Gallimard... Totalelement confiante dans le discernement de ces professionnels de l'écriture, elle se représentait son « petit roman » édité dans l'emblématique collection « Blanche », elle caressait déjà en pensée le doux grain de la couverture crème ornée de filets noir et rouges. Il n'y avait plus qu'à patienter en guettant son téléphone et le courrier.

Forte de son nouveau statut d'écrivaine, mot qui roulait dans sa bouche et qui accompagnait désormais sa signature électronique et tous ses profils sociaux, elle se définissait désormais comme une femme de lettres, à l'image de Simone de Beauvoir ou George Sand. Elle rêvait devant les parcours exceptionnels d'autres auteurs sortis du jour au lendemain de l'anonymat par la grâce d'un prix littéraire. Et pourquoi pas elle ? Pourquoi ne se verrait-elle pas décerner le Grand Prix SGDL du premier roman, voire le Renaudot, le Médicis, le Femina, le Goncourt ? Il serait temps, songeait-elle, de réfléchir au discours qu'elle tiendrait face aux journalistes et aux caméras du monde entier.

Mais où est donc passée cette fichue lettre ?

Elle tourne son regard affolé vers la personne qui entre dans sa chambre et l'apostrophe :

- C'est vous qui m'avez volé ma lettre ? Je vais être en retard, je dois absolument me préparer pour la conférence de presse qui suivra la remise de mon prix ! Mais je n'ai pas l'adresse, il me faut l'adresse !

La jeune femme vêtue de blanc l'attrape gentiment mais fermement par les épaules, avant de la faire asseoir en lui disant d'une voix douce :

- Je vous en prie, Madame, il faut vous calmer et vous reposer. Je crains que vous n'ayez encore oublié de prendre votre traitement ce matin...

Sous le regard absent de sa patiente, l'infirmière entreprend de ranger un peu l'incroyable désordre qui règne dans la pièce. À demi dissimulé sous un chausson, git au sol un courrier ouvert, arborant un logo avec deux lettres rouges et blanches : « A.G. ». Celles-ci correspondent aux initiales d'un certain Antoine Galurin, garagiste, réclamant le règlement d'une facture de réparation de voiture, en souffrance depuis deux ans.